

Nature du sujet sentant. — Les cartésiens ont prétendu que c'est l'âme seule qui sent, la sensation exigeant un principe simple. Les matérialistes, que c'est le corps seul, la sensation demandant un principe étendu. Aristote et saint Thomas répondent que c'est à la fois le corps et l'âme, c'est-à-dire l'organe animé qui sent, parce que la sensation exige un principe simple et un principe étendu.

Espèces
de
sensations
et
d'émotions.

On distingue : 1° les sensations internes, qui proviennent des fonctions de la vie et excitent l'homme à faire ce qui est utile pour la conservation de sa santé : faim, soif, froid, chaud, etc.; 2° les sensations externes, qui résultent de l'exercice des cinq sens : vue, ouïe, etc. — Il y a deux choses à considérer dans toute sensation : 1° elle est agréable ou désagréable (affective); 2° elle nous apprend quelque chose de distinct sur les objets sensibles (représentative).

Dans le premier cas, elle s'appelle émotion.

L'émotion résulte d'une inclination physique ou morale satisfaite ou contrariée. Il y en a de deux sortes; ce sont 1° des émotions physiques ou sensations affectives, si elles appartiennent à la sensibilité physique; 2° des sentiments, si elles se rapportent à la sensibilité morale : joie, tristesse, etc.

Définition et caractères du plaisir et de la douleur. — Il n'y a pas, à proprement parler, de définition du plaisir et de la douleur. On dit ordinairement que le plaisir est une émotion agréable qui convient à la nature, et la douleur, une émotion désagréable contraire à la nature.

Ce sont deux phénomènes essentiellement affectifs, qui se distinguent des phénomènes intellectuels et volontaires; ils sont passifs, fatals dans une certaine mesure, subjectifs, instables et variables; l'habitude les émousse, ils sont relatifs l'un à l'autre; l'un ne peut exister avec l'autre, mais ils se font valoir réciproquement par le contraste.

Origine. — Le plaisir naît de l'activité qui se déploie normalement : la douleur, de l'activité empêchée, exagérée ou faussée.

Il n'est pas un seul mode de l'activité que le plaisir n'accompagne à quelque degré; de là, le plaisir d'un travail modéré, du jeu, du rire, l'attrait de la nouveauté, le besoin de changement. De là aussi la douleur qui suit l'oisiveté, l'ennui.

Nos facultés sont des puissances essentiellement actives : agir est un besoin; l'inaction forcée, un supplice; le far niente, la rêverie, ne sont pas l'inactivité absolue, mais le libre déploiement de l'imagination, la détente, la mise en liberté de toutes nos forces.

Rapports du plaisir et de la douleur avec l'inclination. — Condilliac, Stuart Mill et les associationnistes prétendent que le plaisir et la douleur précèdent l'inclination. — Cette opinion est insoutenable : cela résulte de la définition même du plaisir et de la douleur. Le plaisir et la douleur révèlent l'inclination et la fortifient, mais ne la créent pas.

Il faut admettre avec Aristote, F. Bouillier et la plupart des spiritualistes, la priorité de l'inclination sur le plaisir et la douleur.

Rapports du plaisir et de la douleur. — La douleur est-elle le fait primitif de la vie, et le plaisir n'est-il que la cessation de la douleur? — Épicure, Cardan, Montaigne, Kant, Schopenhauer et les pessimistes l'affirment. Mais Platon, Aristote, Descartes, Leibnitz, Spinoza, Hamilton, F. Bouillier, soutiennent le contraire. Pour eux, c'est le plaisir qui est le fait positif. La vie est bonne. Y a-t-il un état indifférent entre le plaisir et la douleur? Quelques auteurs l'ont prétendu, mais le plus grand nombre pense le contraire.

Rôle du plaisir et de la douleur dans la vie humaine. — A un point de vue très général, le plaisir est le signe du bien, mais il n'est pas le bien; la douleur, le signe du mal, mais n'est pas le mal. Tant qu'ils sont modérés, le plaisir et la douleur excitent l'activité; dès qu'ils deviennent excessifs, ils la paralysent.

En général, le plaisir est stimulant, la douleur déprimante; mais tant qu'elle ne dépasse pas une certaine limite, elle est, elle aussi, essentiellement stimulante, c'est la source de tout progrès.

IV. Sensibilité et éducation. — L'éducation doit régler tous les modes de l'activité chez l'enfant : le but est de former « une âme saine dans un corps sain ». Il faut apprendre à l'enfant à dominer ses inclinations, à ne pas se laisser abattre par la douleur et à faire prédominer le moral sur le physique.

5^e LEÇON

APPÉTITS, INCLINATIONS, PENCHANTS, PASSIONS, DÉSIRES

I. — APPÉTITS, INCLINATIONS, PENCHANTS

Définition. — Les appétits sont des tendances naturelles par lesquelles l'être sensitif (animal, homme) se sent porté vers quelque chose pour la satisfaction des sens : appétit de nourriture, de sommeil, de mouvement. C'est le retentissement, dans la conscience ou dans le sens intime, des besoins organiques.

Les inclinations et les penchants sont des mouvements naturels de l'âme vers des objets conformes à sa nature morale : amour du vrai, du bien, du beau.

Les uns et les autres sont les ressorts ou les mobiles de l'activité, soit spontanée, soit réfléchie; ils sont l'activité à son point de départ, à sa source. Ainsi, les besoins physiques troublent le système nerveux et excitent spontanément le désir ou l'appétit de ce qui peut les satisfaire. De même, la volonté libre est généralement sollicitée à agir par une inclination ou un penchant.

Remarquons que l'appétit d'une part, de l'autre l'inclination ou le penchant, supposent une certaine connaissance préalable de l'objet à atteindre : l'appétit, une connaissance sensible; l'inclination et la volonté, une connaissance intellectuelle. Aux deux ordres de faits s'applique l'axiome connu : *Ignoti nulla cupido*, Sans connaissance pas de désir.

Différence de nature. — 1° Les appétits sont la conséquence immédiate de la constitution de l'organisme; ils appartiennent à la vie physique et ont pour but sa conservation et son développement; ils se rapportent aux sensations. Les inclinations et les penchants ont rapport à la vie morale; ce sont des sentiments.

La différence est si profonde, que, loin d'agir toujours de concert, les inclinations des sens ou appétits sont très souvent en lutte contre les inclinations de la raison. C'est ce que constate saint Paul, quand il dit : *La chair a des desirs qui sont contre l'esprit, et l'esprit a des desirs qui sont contre la chair.* (Galat. v, 17.)

2° Les appétits ne sont susceptibles que d'un développement limité et sont en général périodiques : le besoin de manger, de dormir. Les inclinations morales ou penchants peuvent se développer indéfiniment et n'ont pas de période assignable : l'amour du bien, la piété filiale.

Outre la périodicité, qui fait qu'on les sent à des intervalles à peu près réguliers, ce qui caractérise encore les appétits, c'est la souffrance qu'on éprouve toutes les fois qu'ils ne sont pas satisfaits. La souffrance est comme le cri de détresse de l'organisme, réclamant ce qu'il lui faut et secourant l'homme distrait ou préoccupé, qui oublie de le lui donner.

REMARQUE. — « L'inclination appartient à la sensibilité par ses effets, à l'activité par sa nature : c'est l'activité même de l'âme tendant spontanément à certaines fins. Elle est dans l'homme ce que l'instinct est dans l'animal : c'est, à vrai dire, un instinct humain moins précis et moins impérieux que l'instinct animal. Comme l'instinct, elle nous sollicite à nos fins naturelles ; mais elle ne nous impose pas, comme lui, l'emploi des moyens qui doivent nous y conduire, et ainsi elle ne permet pas seulement, mais elle exige, pour sa satisfaction, le concours de l'intelligence et de la volonté. » (BOIRAC, *Cours élémentaire de philosophie.*)

Similitude de rôle. — Les *inclinations* et les *penchants* jouent dans la vie intellectuelle et morale le même rôle que les *appétits* dans la vie animale ou physiologique ; ce sont des principes d'impulsion, de mouvement. L'animal n'agit que parce qu'il éprouve des sensations : le plaisir ou la douleur sensibles sont ses mobiles essentiels. L'homme n'agit que parce qu'il éprouve des sensations ou des sentiments.

Sens des mots inclination et penchant appliqués à la vie physique. — **Besoins.** — Si l'on applique les mots inclination et penchant à la vie physique, il faut les entendre dans le sens d'appétit. Exemple : des penchants sensuels, des inclinations corporelles.

Il ne faut pas confondre les *appétits* avec les *besoins*, qui peuvent être factices, comme tous les besoins résultant d'habitudes contractées : les besoins de priser, de fumer, de boire des liqueurs fortes. On dit : besoin de mouvement, besoin de sommeil, et non *appétit*, qui serait le terme propre ; la langue courante confond deux phénomènes intimement unis, que la psychologie distingue.

L'appétit non satisfait devient un besoin : la faim, la soif, le besoin de mouvement, de repos, sont des appétits ou besoins physiques et périodiques.

Les appétits sont naturels, instinctifs, périodiques, constants, universels ; les besoins factices ne sont ni instinctifs, ni constants, ni universels, ils sont personnels, et ont pour point de départ un plaisir éprouvé. — On est responsable des appétits ou besoins factices.

REMARQUE. — Entendu dans un sens précis et restreint, le mot besoin désigne les tendances qui ont exclusivement pour objet la conservation et le développement de l'organisme. On peut en compter autant que de fonctions essentielles à la vie (locomotion, digestion, nutrition, etc.). Chaque organe a, pour ainsi dire, un besoin qui lui est propre : l'œil a besoin de voir, l'oreille d'entendre, les jambes de marcher, les poumons de respirer, le cœur de battre.

Moralité de ces mobiles d'activité. — Les appétits, les instincts, les inclinations, les penchants sont bons, s'ils restent dans l'ordre, c'est-à-dire dirigés vers leur fin légitime ; ils ne le sont pas, s'ils s'en écartent. Ils deviennent mauvais par abus, déviation, empiètement. Si, par exemple, les appétits empêchent l'homme d'oublier les exigences de son corps, s'ils le portent à surveiller, à soigner, à développer ses organes, instruments au service de la volonté raisonnable, ils sont bons ; s'ils échappent à son empire, s'ils portent l'homme à rechercher uniquement le plaisir et le ravalent au niveau de la bête, ils sont mauvais.

L'éducation doit les régler, les perfectionner, les diriger, les

contenir, les réprimer, les soumettre à la raison, c'est-à-dire les moraliser.

Il est des inclinations qu'il ne faut pas contenir, mais, au contraire, sans cesse développer ; telles sont l'amour du vrai, celui du bien, celui du beau. Ici, le champ, c'est l'infini. Il ne saurait y avoir d'excès, et les égarements sont seuls à craindre.

Tous ces mobiles ou ressorts naturels d'activité n'ont été donnés à l'homme que pour accomplir les plus grands devoirs, pour atteindre la fin supérieure que la raison lui assigne et vers laquelle tous ses actes doivent être dirigés. Le plaisir peut être un attrait accompagnant l'accomplissement d'un devoir ou d'une fonction ; il n'est jamais un but, pas même chez l'animal, guidé par un instinct infallible vers des fins qu'il ignore, mais que connaît l'auteur de la nature. — Le bien, la perfection, voilà le but assigné par la raison.

L'animal cède aux exigences de ses appétits et les satisfait en suivant les lois de l'instinct. Chez l'homme, la réflexion intervient et conduit, suivant le point de vue, à les modérer, à les supprimer ou à les exagérer. « Si l'appétit est conçu comme un moyen par rapport à une fin, il peut être modéré ou même supprimé pour s'accorder avec cette fin ; si, au contraire, l'appétit est posé comme une fin, toutes les autres forces de l'être convergent vers lui, et, comme il n'est pas la fin dernière de l'être, il se trouve ainsi exagéré et perverti. Par exemple, l'appétit de faim, considéré comme un moyen pour la santé, est retenu dans les bornes mêmes que la santé exige ; si on regarde sa satisfaction comme un obstacle à une fin supérieure, il est plus ou moins complètement réprimé ; de là la diète physique et le jeûne moral ou religieux. Si on le considère comme une fin, on vit alors pour manger, et la gourmandise s'ensuit. » (FONSEGRIVE, *Psychologie*, XXXII^e leçon.)

Sens du mot instinct appliqué à l'homme. — Remarquons qu'en parlant de l'homme, le mot instinct est généralement employé dans le sens d'appétit, d'inclination, de penchant. Exemple : instinct ou appétit grossier, instinct ou penchant de sociabilité, de véracité, d'imitation.

Chez l'animal, l'instinct est le *substitut* de la raison : c'est tout à la fois un *besoin naturel d'agir* et un *savoir-faire* naturel ; chez l'homme, il est le simple *précurseur* de l'intelligence et de la volonté.

L'instinct, avec ses caractères et ses phénomènes merveilleux, est propre à l'animal ; la raison est propre à l'homme. « Instinct et raison, a dit Pascal, marques de deux natures¹. » Chez l'animal, la loi ou le principe naturel d'activité, c'est l'instinct ; chez l'homme, c'est la raison. De là, pour l'homme, le devoir de supprimer, autant que cela se peut, dans ses actes, la part de l'instinct : plus cette part est petite, plus il est homme.

Classification des appétits. — Les appétits se subdivisent comme les fonctions essentielles à la vie, qui ont pour but la *conservation de l'individu* ou *celle de l'espèce*. Il n'est question ici que des premiers : besoin de nourriture, de respiration, de mouvement, de repos, de sommeil.

Classification des inclinations ou penchants. — Il doit y en avoir autant que notre être comporte de *fins* ou de *rappports naturels* ; on peut les ranger en trois classes : *personnelles*, *sociales*, *supérieures* ou *idéales*. (Voir, pour le développement, la 6^e leçon, p. 85.)

¹ « Quand on entend dire à Montaigne qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête, on a pitié d'un si bel esprit, soit qu'il dise sérieusement une chose si ridicule, soit qu'il raille sur une chose qui d'elle-même est si sérieuse. » (BOSSUET.)

II. — PASSIONS

Définition. — Le mot passion a deux sens : l'un purement *psychologique* et l'autre *moral*, qui est celui du langage ordinaire.

Dans le premier sens, le plus large, souvent employé dans la langue philosophique, le mot passion désigne *tout mouvement de l'âme qui poursuit un certain bien ou s'éloigne d'un certain mal, surtout de l'ordre sensible*. C'est la définition qu'en donne Bossuet : « mouvement de l'âme qui, touchée du plaisir ou de la douleur ressentis ou imaginés dans un objet, le poursuit ou s'en éloigne. »

Entendues ainsi, les passions ne sont pas mauvaises de leur nature ; elles sont indifférentes entre le vice et la vertu. Ce qui fait leur valeur, c'est la valeur des objets qu'elles poursuivent. Ce sont des mobiles, des stimulants de l'activité, qui agissent d'abord en nous sans nous, et qu'il faut moraliser et gouverner sans chercher à les détruire. Exemple : l'ambition, l'amour de la gloire. — C'est dans le sens psychologique qu'il faut entendre cette pensée de Lacordaire : « Si vous étiez libres sans être *passionnés*, vous accompliriez sans doute le bien, mais vous ne l'aimeriez pas assez ; » et celle-ci de Vauvenargues : « Si vous avez quelque *passion* qui élève vos sentiments, qui vous rende plus généreux, plus compatissant, plus humain, qu'elle vous soit chère. »

Dans le second sens, les passions sont des *mouvements violents et excessifs de l'âme, qui troublent notre jugement, paralysent notre liberté et nous entraînent loin du but que la raison nous propose ; ce sont des inclinations, des penchants, des besoins, des désirs déréglés*. Le langage confirme cette définition : on ne dit d'un homme qui aime le jeu ou l'argent qu'il en a la passion, que lorsque cet amour est devenu prépondérant et tyrannique.

Entendues dans ce second sens, — d'abus, de déviation, de désordre, — les passions sont notre œuvre : elles ne sont pas primitives et ne répondent pas à des lois de la nature, comme les inclinations et les penchants ; c'est nous qui, au lieu de mettre nos besoins en harmonie avec nos devoirs, au lieu de maintenir nos inclinations et nos désirs sous l'empire de la raison, de les régler, en un mot, et de les discipliner, prenons à tâche de les exalter et de les pervertir par l'imagination et la réflexion. Voilà pourquoi nous sommes responsables des actes que nos passions nous font commettre, responsables de nos passions elles-mêmes, pour ne les avoir pas combattues, pour les avoir laissées se former.

Sous le joug des passions, l'âme devient *passive* et se laisse dominer par la sensibilité, au lieu d'obéir à la raison et à la volonté. C'est un abaissement de l'homme au niveau de la nature animale, une abdication de la personne morale et de la dignité humaine.

Il y a, dans toute passion, un mélange de deux éléments : l'un *passif*, c'est-à-dire une impression reçue, une action exercée sur l'être sensible ; l'autre *actif*, qui est la réaction contre cette impression ou action reçue, semblable à celle du ressort qui se détend après avoir été foulé. On peut remarquer que, dans la langue philosophique moderne, c'est l'élément passif qui a été choisi pour désigner le phénomène tout entier (Aristote et saint Thomas employaient le mot plus juste d'appétit), ce qui a été cause d'une certaine confusion. Par son étymologie, en effet, le mot passion semble peu propre à désigner un principe

d'action. On ne s'y méprend pas cependant ; dans la pratique, ce mot éveille chez tous l'idée d'une commotion violente qui entraîne des actions impétueuses.

La passion chez l'animal. — En parlant de l'animal, le mot passion ne saurait avoir le même sens qu'en parlant de l'homme, c'est-à-dire exprimer un excès, un désordre, une déviation : le désordre, la déviation, ne peuvent provenir que de l'abus de la liberté. Ce qu'on appelle passion, chez l'animal, n'est qu'une augmentation de force qui lui arrive dans les besoins pressants. « L'opération des passions dans le corps des animaux, dit Bossuet, loin de les embarrasser, les aide à ce que leur état demande. » De là vient la régularité de conduite des animaux, enchaînés par leur nature à des lois fatales. La variété et les défaillances mêmes des actions humaines prouvent invinciblement que l'homme peut abuser et déchoir, c'est-à-dire qu'il est libre et par conséquent intelligent.

Différence entre l'inclination et la passion. — L'inclination est innée et permanente ; elle a pour fin un bien nécessaire au corps ou à l'âme. La passion n'est pas primitive, ni permanente ; elle est violente, jalouse, égoïste ; elle a pour fin le plaisir.

« Si l'on entend par passion ce qui dans les inclinations est violent et excessif, on peut dire que la passion naît d'une image qui déforme celles qui lui sont associées, d'une tendance qui forme centre et attire à elle les autres tendances. Elle est obsédante, exclusive, déformatrice. *Obsédante* : elle reparait à tout propos, se montre partout : la bouche parle de l'abondance du cœur ; on trouve toujours à parler de ce que l'on aime ; — *exclusive* : elle absorbe les autres tendances et détruit toutes celles qui lui sont contraires ; par exemple, l'avarice exclut les sentiments de famille et même d'honneur ; — *déformatrice* : elle attire à elle et fait servir à ses fins les représentations et les tendances qui devraient normalement recevoir une autre destination ; par exemple, le joueur s'excuse de jouer sur la nécessité d'entretenir sa famille. » (FONSEGRIVE.)

Causes des passions. — Les causes qui peuvent pervertir les inclinations et les transformer en passions sont extérieures ou intérieures.

Causes extérieures : 1° Les circonstances habituelles ou accidentelles. — *Habituelles* : milieu où l'on vit, âge, position de fortune, position sociale, etc. — Tel homme, par son rang, par sa fortune, est sollicité à l'ambition, dont la voie lui est ouverte ; comment, au contraire, un pauvre paysan serait-il tourmenté par le désir du pouvoir ? — *Accidentelles* : la simple rencontre d'un objet ou d'une personne suffit quelquefois pour déterminer la naissance d'une passion et décider d'une existence.

2° L'organisme : notre organisme nous rend particulièrement sensibles à tel ou tel plaisir, par suite nous prédispose à telle ou telle passion : il est plus facile d'y succomber, plus difficile de s'en défendre. Les maladies peuvent être la source de passions violentes ou tristes. Trop de nourriture excite les appétits grossiers, la mortification les réprime.

3° Les influences morales : l'éducation, les exemples, les lectures, les leçons de tout genre qui nous sont données par nos semblables. « Rien n'émeut plus les passions que les discours et

les actions des hommes passionnés. Au contraire, une âme tranquille nous communique le repos. » (BOSSUET.) Dis-moi qui tu hantes, dit le proverbe, je te dirai qui tu es.

Causes intérieures : 1° L'imagination. — Il y a un rapport très étroit entre l'imagination et les passions. L'imagination agit sur les passions en nous remettant sous les yeux, soit spontanément, soit sous l'influence de la volonté, l'image de l'objet aimé ou haï, amplifié à leur point de vue exclusif.

Tantôt elle embellit, tantôt elle déforme et enlaidit cet objet; elle le revêt de couleurs brillantes ou de couleurs sombres, elle exagère le plaisir espéré ou la peine redoutée dans sa possession, et par là elle augmente l'attrait ou la répulsion qu'il nous inspire. Dans la colère, l'imagination grossit outre mesure les raisons qui l'ont fait naître, éloigne les images qui pourraient la calmer et ne présente que celles qui l'alimentent et l'excitent. C'est en partie grâce à l'imagination que,

Dans un objet aimé, tout nous devient aimable :
Jamais la passion n'y voit rien de blâmable¹.

L'ambitieux élargit ses projets à mesure que ses désirs sont satisfaits : son imagination réduit à rien ce qu'il a et donne à ce qu'il n'a pas des proportions gigantesques. C'est ainsi qu'Aman, parvenu au faite des honneurs, condamne tout un peuple à périr pour se venger du crime imaginaire d'un seul homme qui a refusé de plier le genou devant lui.

2° La volonté, qui concourt au développement de la passion, soit par *consentement*, c'est-à-dire en s'abstenant, en laissant faire, alors qu'elle devrait intervenir et empêcher; soit par *complicité*, c'est-à-dire en se faisant l'auxiliaire de la passion et en travaillant à la satisfaire.

La volonté est maîtresse de l'attention et de l'action; elle peut donc les refuser ou les accorder à la passion, et par là l'enrayer et la réprimer ou la porter aux derniers excès. Par exemple, « je puis m'éloigner d'un objet odieux qui m'irrite, en détourner mon attention, et lorsque ma colère est excitée, je lui puis refuser mon bras, dont elle a besoin pour se satisfaire. » (BOSSUET.)

Moyens de se préserver des passions et de les combattre.
— Voir *Morale générale*, 7^e leçon.

Lois des passions. — 1° *Lois relatives à leurs causes* : l'habitude les émousse, mais les transforme en besoins; le changement et le contraste les stimulent et les excitent; elles se communiquent et deviennent contagieuses par l'exemple; alimentées et surexcitées par l'imagination, elles subsistent en dehors de leurs objets; — 2° *Lois relatives à leurs effets dans l'organisme* : elles sont accompagnées ou suivies d'efforts musculaires et organiques. — La médecine, l'histoire, l'économie politique, aussi bien que la morale, constatent les désastreux effets des passions mauvaises, au point de vue physique comme au point de vue moral.

¹ Molière a développé cette idée dans le *Misanthrope* (act. II, sc. IV).

Classification des passions. — Toute passion mauvaise étant l'exagération, l'abus, la déviation d'une tendance ou inclination naturelle, la classification des passions est donnée par celle des inclinations. On distingue donc :

1° Des passions *personnelles*, les unes *physiques*, naissant des appétits et se rapportant surtout au corps, les autres *morales*, venant des penchants et se rapportant surtout à l'âme ou à l'âme et au corps à la fois. Ainsi, la *gourmandise*, l'*ivrognerie*, naissent du besoin exagéré de manger et de boire; la *paresse*, du besoin de repos; l'*égoïsme*, de l'amour de soi; l'*esprit d'indépendance*, de l'amour de la liberté; l'*orgueil*, la *vanité*, la *passion de la gloire*, du besoin d'estime, du sentiment de l'honneur; l'*ambition*, du besoin d'agir; l'*avarice*, la *cupidité*, de l'instinct de propriété; la *peur*, la *lâcheté*, de l'instinct de conservation.

2° Des passions *sociales*, qui sont, ou malveillantes, comme l'*envie*, la *jalousie*, la *misanthropie*, la *haine*, la *colère*, la *vengeance*; ou bienveillantes, comme le *chauvinisme*, exagération de l'amour de la patrie; la *nostalgie*, qu'engendre l'amour du sol natal; l'*esprit de parti*, déviation de l'esprit de corps; la *fausse amitié*, les *passions politiques*, l'*amour* sous toutes ses formes (maternel, conjugal, proprement dit), quand il devient excessif.

3° Des passions *supérieures*, qui sont *intellectuelles*, *morales*, *esthétiques*, *religieuses*, suivant qu'elles viennent de l'amour du vrai, du bien, du beau ou du sentiment religieux; telles sont la passion de la science, celle de la lecture, de l'étude, des beaux-arts; l'engouement ou fausse admiration; l'intolérance, le fanatisme, le faux zèle, le prosélytisme.

Il faut remarquer qu'une même inclination peut passer, dans la recherche de son objet, par toutes les passions, qui sont alors comme autant de phases que traverse l'inclination; comme aussi, une même passion peut être commune à toutes les inclinations. Ainsi l'ambition ou amour du pouvoir peut prendre tour à tour les états transitoires et violents de *crainte*, d'*espérance*, de *haine*, de *colère*, qui sont des passions; d'autre part, telle de ces passions, la crainte ou la colère, par exemple, peut être la forme tantôt de l'amour du pouvoir, tantôt de l'amour de soi, de l'amour des richesses, ou de toute autre inclination.

La classification la plus simple des passions est celle que donne le catéchisme : les sept *péchés* ou *vices capitaux* sont des inclinations perverses, des passions capitales, qui deviennent des vices par l'habitude, et dont dérivent toutes les autres passions.

Source et classification des passions d'après la philosophie traditionnelle. — D'après Aristote, saint Thomas, Bossuet, les passions naissent de l'appétit sensitif, soit concupiscible, soit irascible. L'appétit sensitif est dit *concupiscible*, s'il s'agit d'un bien ou d'un mal sensibles faciles à obtenir ou à éviter; il est dit *irascible* dans le cas contraire, c'est-à-dire quand il y a des difficultés à surmonter, des efforts à faire. Six passions naissent de l'appétit concupiscible; trois relatives au bien (*attractives*) : l'amour, le désir, la joie; trois relatives au mal (*répulsives*¹) : la haine, l'aversion, la tristesse; cinq naissent

¹ Le bien attire et dilate; le mal repousse et déprime.

de l'appétit irascible : deux *impulsives* : l'espérance et le courage ; deux *dépessives* : le désespoir et la crainte, et enfin la colère.

L'objet étant bon ou mauvais, toutes les passions s'opposent deux à deux, excepté la onzième, qui est la passion propre de l'appétit irascible. Elles énoncent les éléments passionnels qui se retrouvent dans les passions particulières, telles que l'envie, l'émulation, etc. « Outre ces onze principales passions, dit Bossuet, il y a encore la honte, l'envie, l'émulation, et quelques autres semblables ; mais elles se rapportent toutes à celles-ci. La honte est une *tristesse* ou une *crainte* d'être exposé à la haine et au mépris pour quelque faute ou pour quelque défaut naturel, mêlée avec le *désir* de la couvrir ou de nous justifier. L'envie est une *tristesse* que nous avons du bien d'autrui et une *crainte* qu'en le possédant il ne nous en prive, ou un *espoir* d'acquiescer le bien que nous voyons déjà occupé par un autre avec une forte pente à *hair* celui qui semble nous le détenir. L'émulation, qui naît en l'homme de cœur quand il voit faire aux autres de grandes actions, enferme l'espérance de les pouvoir faire, parce que les autres les font, et un sentiment d'ardeur qui nous porte à les entreprendre avec confiance... L'inquiétude, les soucis, la peur, l'effroi, la terreur et l'épouvante ne sont autre chose que les degrés différents et les différents effets de la crainte. » (Conn., ch. I.)

Toutes les passions se ramènent au seul amour. — Après avoir montré comment les passions secondaires se rapportent à une ou plusieurs des passions principales, Bossuet ramène celles-ci à l'amour et à la haine, et même, d'après saint Augustin, au seul amour. « La haine qu'on a pour quelque objet, dit-il, ne vient que de l'amour qu'on a pour un autre. Je ne *hais* la maladie que parce que j'aime la santé. Je n'ai d'*aversion* pour quelqu'un que parce qu'il m'est un obstacle à posséder ce que j'aime. Le *désir* n'est qu'un *amour* qui s'étend au bien qu'il n'a pas, comme la *joie* n'est qu'un *amour* qui s'attache au bien qu'il a... La colère n'est qu'un *amour* irrité de ce qu'on veut lui ôter son bien et qui s'efforce de le défendre... Otez l'amour, il n'y a plus de passions ; posez l'amour, et vous les faites naître toutes. Ainsi l'amour est la première des passions et la source de toutes les autres. »

Autres classifications. — Descartes, et avec lui Malebranche, reconnaît six passions primitives : l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse. — Spinoza pense que l'on peut faire dériver toutes les passions du désir, — tendance primordiale de tout être à persévérer dans l'être et à accroître son être, — auquel s'ajoutent, comme passions primitives, la joie, qui est le passage à une perfection plus grande, et la tristesse, qui est le passage à une perfection moindre. — Pour la Rochefoucauld, l'amour-propre, « l'amour de soi et de toutes choses pour soi, » est le principe de toutes les affections humaines ; c'est l'unique penchant, dont les métamorphoses expliquent toutes les passions : la générosité, la pitié, la reconnaissance, l'héroïsme... ne sont que d'habiles et subtils calculs de notre égoïsme. (Voir, pour la réfutation de cette doctrine, les faux systèmes de morale : *Morale générale*, 13^e leçon.)

Auguste Comte place dans le cœur, par opposition à la tête ou à l'esprit, la source des *moteurs affectifs* ou *impulsions*. Il rapporte toutes les inclinations à deux tendances fondamentales : l'égoïsme ou amour de soi (sans acception défavorable), et l'altruisme ou amour d'autrui. L'égoïsme renferme sept inclinations personnelles, qui se rapportent les unes à l'intérêt : instincts de conservation de l'individu et de l'espèce, instincts de perfectionnement (par destruction : instinct militaire ; par construction : instinct industriel) ; les autres à l'ambition : orgueil ou besoin de domination, variété ou besoin d'approbation. L'altruisme comprend trois inclinations sociales : l'attachement (amitié, amour), la vénération (respect, admiration), la bonté ou amour universel (sympathie, humanité).

Spencer admet trois sortes de sentiments : les sentiments égoïstes et les sen-

timents *altruistes*, qui se trouvent même chez l'animal, les seconds limitant ou suspendant la lutte pour l'existence et rendant possibles les sociétés animales ; et les sentiments *égo-altruistes* (égoïstes par la satisfaction qu'ils causent, altruistes par leur caractère désintéressé), qui appartiennent en propre à l'homme, surtout à l'homme cultivé et civilisé, comme l'amour des honneurs, de l'estime, etc. — Il serait trop long de montrer ici par où tous ces divers systèmes sont incomplets ou faux.

Nécessité des passions. — « Toute existence humaine est rapetissée, du moment que la passion n'y est pas frémissante. C'est un malheur sans doute, quand les passions sont des vices ; mais aussi quelles œuvres merveilleuses elles accomplissent, quand elles sont des vertus !

« On a remarqué de tout temps que les hommes puissants dans leurs œuvres, que les artistes habiles, que les penseurs profonds, les écrivains les meilleurs et, en général, ceux qui brillent d'une supériorité quelconque, sont affligés trop souvent de défauts et même de vices déplorables ; et on a tiré cette conclusion qui serait triste, si elle était vraie, que le vice donne de l'esprit. On n'a pas vu que chez tous ces êtres supérieurs c'est la passion qui tressaille et les transporte et qui accuse leurs défauts comme elle accentue leurs qualités brillantes ; que ce qui serait médiocre chez tout autre ne devient brillant en eux que parce que chez eux tout jaillit avec passion. « Ah ! comme me disait un sage, j'aime bien mieux ces vicieux, qui ont en même temps de grandes vertus, que ces sages à petits défauts, qui n'ont que de petites qualités ! » (D^r FRÉDAULT, *Revue du monde cath.*, nov. 1869.) La passion est la source de l'énergie, des viriles résolutions. Ce sont les grandes passions qui font les grandes œuvres. Tous les grands hommes, les héros, les saints, ont été des hommes noblement et fortement passionnés.

III. — DÉSIR

Définition. — On entend, en général, par désir la *tendance ou l'inclination qui nous porte vers les objets.*

Ce mot a plusieurs sens ; il s'emploie :

1^o Souvent pour *appétit, inclination, penchant* ; il est alors spontané, non imputable : désir de nourriture, désir de liberté, désir de gloire.

2^o Plus souvent pour *appétit, inclination, penchant, exaltés par l'imagination et la réflexion* ; il est alors volontaire et imputable. Exemple : désir de vengeance.

3^o Quelquefois pour *passion* : la passion n'est que le plus haut degré d'excitation ou de persistance où puisse arriver le désir ; c'est le désir changé en habitude. Exemple : désir ou passion de la richesse chez l'avare, des honneurs chez l'ambitieux.

Si l'on veut distinguer les appétits et les désirs, il faut remarquer qu'ils se ressemblent en ce que, à l'origine, ils sont des mouvements involontaires vers certains objets pour la satisfaction d'un besoin, et qu'ils diffèrent en ce que les appétits sont tous accompagnés d'une sensation périodique et désagréable, particulière à chacun d'eux, et qui ne cesse qu'avec la satisfaction du besoin révélé par eux, tandis que les désirs sont, non pas périodiques, mais constants, la possession ne les apaisant pas momentanément, comme les appétits.

Distinction : 1^o Du désir et du désirable. — « Toutes les passions, tous les penchants, tous les appétits ont une forme commune; tous ils tendent au bien. Le désir est comme le ressort psychologique de tout mouvement¹. Il suppose : 1^o le sentiment pénible d'une privation présente; 2^o l'appréhension d'un bien futur. Si on possédait ce qu'on désire, on ne désirerait pas; si on ne se représenterait rien de bon, on serait inquiet, agité; mais il n'y aurait aucune direction stable des mouvements, et par conséquent point de désir... En fait, le désir a pour cause *efficiente* une *peine*, et pour cause *finale* un *bien*. Ces deux causes agissent à la fois, et si, d'un point de vue métaphysique (*point de vue de l'essence des choses*), c'est la cause finale du bien qui explique tout, la psychologie doit admettre la coïncidence des deux causes. » (FONSEGRIVE.) — Ainsi, le désir ou tendance à la possession réelle d'un bien va, dans son évolution, de la possession imaginée à la privation sentie, et de la privation sentie ou effective à la possession aussi effective.

2^o Du désirable et du préférable. — Tout ce qui est désirable ne l'est pas au même degré. De là le *préférable*, qui est le désiré le plus important et le plus universel. C'est l'expérience et la raison qui nous le font connaître. Le préférable absolu, c'est le désirable absolu, c'est la fin dernière, qui règle et légtime tout désirable et tout préférable relatifs.

Rapports du désir : 1^o Avec la connaissance. — Connaître et désirer sont deux opérations essentiellement différentes. La connaissance est la condition du désir : pas de connaissance, pas de désir. La connaissance précède toujours, le désir suit. La connaissance a pour objet ce qui est; le désir, l'objet connu en tant que bon. Plus est grande la connaissance, plus aussi est grand le désir. Le désir est de l'ordre sensible ou de l'ordre intellectuel, suivant que la connaissance est elle-même de l'ordre sensible ou de l'ordre intellectuel.

2^o Avec la volonté. — (Voir plus loin, 19^e leçon, p. 269.)

NOTES COMPLÉMENTAIRES

A quelle vie appartiennent les passions. — D'après saint Thomas, l'homme étant un composé d'âme et de corps, les passions sont du domaine de la vie sensitive et appartiennent au composé. « La passion, dit-il, qui a son siège dans le corps, va jusqu'à l'âme qui lui est unie, et l'âme pâtit de tout ce qui peut diminuer l'intensité de cette union; c'est ainsi que les souffrances corporelles rejouissent jusqu'à l'âme. A leur tour, les passions qui partent de l'âme considérée comme moteur, affectent le corps en lui communiquant des mouvements ou altérations en rapport avec les sentiments de l'âme : la crainte répand la pâleur sur le front, la colère se trahit par des paroles violentes et des gestes désordonnés, tandis qu'une passion plus douce donne à la voix les accents de la tendresse. »

Bossuet suit cette doctrine : « Bien que parmi les fruits de la chair, dit-il, saint Paul range beaucoup de vices qui ne semblent appartenir qu'à l'esprit, tels que l'orgueil et la jalousie, il faut remarquer que ces sentiments vicieux s'excitent principalement par les marques sensibles de préférence que nous désirons pour nous-mêmes et que nous envions aux autres : ce qui donne lieu de les ranger parmi les vices qui tirent leur origine des objets matériels. »

Comme toutes les passions « ont une liaison manifeste avec le corps, dit M. P. Janet, et qu'elles s'expriment énergiquement au dehors par le moyen du corps », on les rapporte à la vie sensitive.

Cette liaison est surtout manifeste pour les passions relatives au corps, qui ne

¹ « Dans ce que l'on appelle travail d'esprit, c'est proprement le désir et la volonté qui tendent et font effort. L'intelligence est de sa nature simplement perceptive et contemplative. Un être qui ne serait qu'intelligent ne chercherait jamais la vérité; il se bornerait à l'apercevoir, si elle se présentait à lui. » (RADIER.)

sont que des appétits exagérés et pervers, telles que l'ivrognerie, la gourmandise, la luxure; et pour les passions relatives à la fois à l'âme et au corps, telles que la paresse, le luxe, l'orgueil, l'égoïsme, la passion du jeu, de la chasse, de la pêche.

Usage des passions : 1^o Selon le stoïcisme. — On sait que le stoïcisme est un système de philosophie fondé par Zénon de Cittium (Chypre), au commencement du III^e siècle avant l'ère chrétienne; il doit son nom à un célèbre portique (*stoa*) d'Athènes, lieu de réunion du maître et de ses disciples.

Les passions, pour les stoïciens, n'étaient que des maladies de l'âme, des mouvements contraires à la nature, à la raison. De là; leur maxime : *Sustine, abstine. Abstiens-toi* de tout désir, de toute passion, de toute pitié; *supporte* les douleurs et les maux que la fortune t'enverra. — Maxime fort belle, mais qui ne renferme pas toute la morale, et qui, poussée à l'excès, aboutit à une complète apathie. L'honneur du sage stoïcien est de demeurer impassible; sa devise, de ne s'étonner de rien. « Un indiscret stoïcien, dit la Fontaine dans le *Philosophe scythe*, retranche de l'âme désirs et passions, le bon et le mauvais... » (Lire toute cette fable, XII, xvii.)

2^o Selon l'épicurisme et le fouriérisme. — L'erreur opposée à celle des stoïciens a été professée, dans l'antiquité, par les épicuriens qui faisaient du plaisir le but de la vie, et, dans les temps modernes, par Fourier, Saint-Simon, Leroux, Raynaud.

Prétendant que le christianisme a frappé la chair d'un injuste anathème, Fourier s'était proposé de la réhabiliter. Le monde physique, dit-il, s'explique depuis Newton par l'*attraction mutuelle* de toutes les parties de la matière; le monde moral doit s'expliquer par ce qu'on peut appeler l'*attraction passionnelle*, laquelle rapproche et associe les individus doués d'inclinations analogues et harmoniques. Toutes les misères, toutes les fautes, sont le résultat de passions contrariées. Tout le bonheur de l'homme est dans la satisfaction de ses passions ou attractions diverses¹. Cette erreur, qui ne tient aucun compte des inclinations supérieures de l'homme et place ici-bas tout le bonheur, a été popularisée par le roman et par le théâtre.

Fourier oublie que, s'il y a des analogies entre les lois physiques et les lois morales, il n'y a pas des identités. Les lois physiques sont fatales; les lois morales sont des lois de liberté. Les unes sont *nécessitantes* : elles contraignent; les autres doivent être *consenties* : elles s'imposent à la volonté sans la contraindre.

La vérité n'est ni dans la doctrine des stoïciens, ni dans celle des épicuriens. Les passions, considérées en elles-mêmes, ne sont ni bonnes ni mauvaises; elles peuvent devenir l'un et l'autre, suivant qu'elles s'harmonisent avec la raison ou qu'elles entrent en conflit avec elle. En elles-mêmes, les passions sont des tendances irrationnelles, mais non déraisonnables. Elles sont utiles pour exciter à l'action, mais elles ont besoin d'être surveillées et maintenues sous l'empire de la volonté raisonnable. Elles nous sont données, non pour déterminer la direction de nos actes, mais pour en fournir la puissance.

Mouvements passionnels au service de la volonté raisonnable. — Les mouvements passionnels, s'ils sont au service de la volonté raisonnable, s'ils la

¹ Fourier reconnaît dans l'homme *douze passions radicales* : cinq *sensitives*, qui répondent aux cinq sens et nous excitent à rechercher ce qui contribue à notre bien-être; quatre *affectives*, l'amour, l'amitié, l'ambition et les affections de famille, qui nous portent à former des groupes, suivant les affinités de caractère et de goût, les rapports d'intérêt et de parenté; trois *distributives* et *nécessitantes*, qui dominent toutes les autres et développent des sympathies et des rivalités entre les divers groupes formés par les passions affectives. Ces dernières sont : la *cabaliste*, passion de l'intrigue; la *papillonne* ou *alternante*, passion du changement; la *composite*, passion de l'accord et de l'enthousiasme. — Dans la pensée de l'auteur, de même que toutes ces passions sortent d'un même principe, l'attraction universelle, et sont bonnes en elles-mêmes, de même elles vont aboutir à un même résultat : l'amour universel, ou passion de l'harmonie, de l'unité (unitésisme).

suivent et sont dirigés par elle, au lieu de la prévenir et de l'entraîner elle-même, ajoutent à la perfection de l'acte moral. Il est plus parfait, dit saint Thomas, de se porter au bien par le choix de la volonté avec les ardeurs de la passion que de l'embrasser seulement avec une partie de l'âme, fût-ce la plus noble. « Acceptées de la volonté, ou même excitées par elle, les passions s'élèvent par cette alliance et revêtent, pour ainsi dire, un caractère spirituel. De là, l'immense différence qui existe entre les passions raisonnables de l'homme et les passions sensuelles de l'animal. » (Elie BLANC, *Dict. logique*.)

« La passion semble être à la volonté ce que l'imagination est à la raison, malgré des nuances appréciables. Otez l'image fournie par les sens, et la raison humaine ne comprend plus rien, ne peut plus rien comprendre; ôtez la passion, et la volonté tombe dans une sorte de langueur. L'image sensible tient de ses couleurs l'objet de la raison et le rend visible à l'œil interne; la passion colore de même l'objet de la volonté et le présente sous un aspect plus humain, plus convenable à notre nature. Aidée de la passion, la volonté s'enflamme, s'élève à des hauteurs sublimes inaccessibles aux âmes froides et insensibles. » (P. VALLET.)

« Le principal devoir de la vertu, dit Bossuet, doit être de réprimer les passions, c'est-à-dire de les réduire aux termes (bornes, lois) de la raison. » — « Le sage en use, l'insensé en abuse. » (CICÉRON.)

TABLEAU ANALYTIQUE

I. — APPÉTITS, INCLINATIONS, PENCHANTS

Définitions. — Les *appétits* sont des tendances naturelles par lesquelles l'être sensitif se sent porté vers quelque chose pour la satisfaction de ses sens. Les *inclinations* et les *penchants* sont des mouvements naturels de l'âme vers des objets conformes à sa nature morale. Les uns et les autres sont les ressorts, les mobiles de l'activité, soit spontanée, soit réfléchi.

Différence de nature. — Les *appétits* appartiennent à la vie physique et ont pour but sa conservation et son développement; ils se manifestent par des *sensations*.

Les *inclinations* et les *penchants* se rapportent à la vie morale; ce sont des *sentiments*.

Les *appétits* sont limités dans leur développement et se manifestent d'une manière périodique.

Les *inclinations* et les *penchants* ont un développement illimité, ne sont pas périodiques.

Similitude de rôle. — Les *inclinations* et les *penchants* jouent dans la vie intellectuelle et morale le même rôle que les *appétits* dans la vie animale ou physiologique; ce sont des principes d'impulsion.

Appliqués à la vie physique, les mots *penchant* et *inclination* sont synonymes d'*appétit*.

L'*appétit* non satisfait devient un *besoin*.

Il est important de remarquer qu'il y a des *besoins naturels* et d'autres purement *factices*; ces derniers, c'est nous qui nous les donnons, et, par conséquent, nous en sommes responsables.

Moralité de ces mobiles d'activité. — Les *inclinations*, les *penchants*, les *appétits* sont bons, s'ils restent dans l'ordre; ils sont mauvais, s'ils s'en écartent. L'éducation doit les régler, les perfectionner, les diriger, les contenir, les soumettre à la raison.

Il y a des *inclinations* qu'il ne faut pas contenir, mais qu'il faut au contraire sans cesse développer: l'amour du bien, du vrai, du beau.

Sens du mot instinct appliqué à l'homme. — Appliqué à l'homme, le mot *instinct* est synonyme d'*appétit*, d'*inclination*, de *penchant*, *instinct* ou *penchant d'imitation*.

Classification des inclinations ou penchants. — On les range en trois classes: *personnelles*, *sociales*, *supérieures* ou *idéales*.

Définition. — Le mot *passion* a deux sens, l'un purement *psychologique* et l'autre *moral*.

Au sens *psychologique*, la *passion* est un mouvement de l'âme qui poursuit un certain bien ou s'éloigne d'un certain mal. — Dans ce sens, la *passion* est un mobile, un stimulant de l'activité, qui est bon ou mauvais selon l'usage que l'on en fait.

Au sens *moral*, les *passions* sont des mouvements violents et excessifs de l'âme qui troublent le jugement, paralysent la liberté et nous entraînent loin du but que la raison nous propose. Ainsi entendues, elles sont notre œuvre; ce sont des *inclinations*, des *penchants*, des *besoins*, des *désirs* déréglés, et nous sommes responsables des actes qu'elles nous font commettre.

Différence entre l'inclination et la passion. — L'*inclination* est innée, permanente; elle a pour fin un bien nécessaire au corps ou à l'âme;

La *passion* n'est ni primitive ni permanente; elle est violente, jalouse, égoïste, exclusive, obsédante, déformatrice, et n'a pour fin que le plaisir.

Ces causes sont *extérieures* ou *intérieures*:

Causés des passions.	1° extérieures.	1° Les <i>circonstances habituelles</i> : âge, position de fortune, milieu; ou <i>accidentelles</i> : rencontre d'un objet, d'une personne...;
		2° L' <i>organisme</i> : état de santé ou de maladie, complexion lymphatique ou sanguine...;
		3° Les <i>influences morales</i> : éducation, exemples, livres, fréquentations.
Causés des passions.	2° intérieures.	1° L' <i>imagination</i> , qui joue le rôle de « maîtresse d'erreur et de fausseté »;
		2° La <i>volonté</i> , qui consent en s'abstenant, en laissant faire, ou qui se rend <i>complice</i> en se faisant l'auxiliaire de la passion.

II. — PASSIONS

Lois des passions. — 1° L'*habitude* les émousse, mais les transforme en *besoins*;
2° Le *changement* les stimule et les excite;
3° Elles sont *contagieuses* et se communiquent par l'exemple;
4° Elles subsistent en dehors de leur objet, grâce à l'*imagination*;
5° Elles sont accompagnées d'*efforts musculaires* et *organiques*.

A quelle vie appartient les passions. — D'après saint Thomas et Bossuet, les passions appartiennent au composé humain, corps et âme réunis; M. Paul Janet les attribue surtout au corps.

Chez l'animal, on ne doit pas entendre le mot *passion* dans le sens d'*abus*, comme chez l'homme; il ne peut y avoir, chez l'être privé de raison, ni *désordre* ni *déviations*. De là vient la régularité de conduite des animaux.

La classification des passions est donnée par celle des *inclinations*. Elles sont:

Classification des passions.	1° Personnelles.	<i>Physiques</i> , naissant des <i>appétits</i> , se rapportant au corps: gourmandise, ivrognerie;
		<i>Morales</i> , venant des <i>penchants</i> et se rapportant surtout à l'âme: égoïsme, avarice.
		<i>Malveillantes</i> : envie, jalousie, haine, etc.;
		<i>Bienveillantes</i> : amour, sous toutes ses formes; chauvinisme, esprit de parti, nostalgie, etc.
Classification des passions.	2° Sociales.	<i>Intellectuelles</i> : passion de la science, de la lecture, etc.;
		<i>Morales</i> : fausse admiration;
		<i>Esthétiques</i> : passion des beaux-arts;
		<i>Religieuses</i> : intolérance, fanatisme, etc.

La classification la plus simple est celle que donne le catéchisme: les sept péchés capitaux.

Source et classification des passions d'après la philosophie traditionnelle. —

Aristote, saint Thomas, Bossuet, distinguent les passions suivant qu'elles naissent de l'appétit *concupiscible* ou de l'appétit *irascible*. *Six naissent de l'appétit concupiscible* : l'amour, le désir, la joie, qui se rapportent au bien ; la haine, l'aversion, la tristesse, qui se rapportent au mal.

Cinq naissent de l'appétit irascible : deux *impulsives*, espérance et courage ; deux *répulsives* ou *dépressives*, désespoir et crainte ; enfin la colère.

Toutes ces passions peuvent se ramener au seul *amour*, qui est la première des passions et la source de toutes les autres.

Autres classifications des passions. — Descartes et Malebranche reconnaissent *six passions primitives* : l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse ;

Spinoza ne reconnaît comme passion primitive que le *désir*, duquel découlent la *joie* et la *tristesse* ;

La Rochefoucauld les confond toutes dans l'*amour de soi* ou *amour-propre* ;

Aug. Comte reconnaît deux passions fondamentales : l'*égoïsme*, qui renferme sept inclinations personnelles, et l'*altruïsme*, qui comprend trois passions sociales ;

H. Spencer admet trois sortes de sentiments : *égoïstes*, *altruistes* et *égo-altruistes* ;

Fourier trouve dans l'homme douze passions : *cinq sensibles*, *quatre affectives*, *trois distributives*.

Il serait trop long de montrer tout ce que ces classifications ont d'artificiel et d'incomplet.

Usage des passions. — *Stoïcisme et fouriérisme.* — Les *stoïciens* repoussent les passions comme des maladies de l'âme ; les *fouréristes*, après les *épicuriens*, veulent les réhabiliter et fonder toute la morale sur l'*attraction passionnelle*. La vérité n'est ni dans la doctrine des stoïciens ni dans celle de Fourier : les passions, en elles-mêmes, ne sont ni bonnes ni mauvaises ; elles deviennent l'un ou l'autre par l'usage que nous en faisons.

Définition. — On entend, en général, par *désir* la tendance ou l'inclination qui nous porte vers les objets.

Ce mot a plusieurs sens. Il signifie :

- 1° *Appétit, inclination, penchant* ; alors il est spontané, non imputable ; désir de nourriture ;
- 2° *Appétit, inclination, penchant, exaltés par l'imagination* ; dans ce cas, il est imputable ; désir de vengeance ;
- 3° *Quelquefois passion* ; désir ou passion de la richesse... C'est le désir changé en habitude.

Désir, désirable, préférable. — Le désir suppose :

- 1° Le sentiment pénible d'une privation présente ;
 - 2° L'appréhension (action de saisir par l'idée ou l'image) d'un bien futur.
- Le désir a pour *cause efficiente* une *peine*, et pour *cause finale* un *bien*. Tout bien étant connu est désirable ; mais tout ce qui est désirable n'est pas au même degré ; c'est pourquoi on distingue le *préférable*, qui est le désiré le plus important et le plus universel.

Désir et connaissance. — Il ne faut pas confondre le *désir* et la *connaissance* : ce sont deux opérations différentes. La connaissance est la condition du désir, mais non la cause. La cause du désir, c'est l'objet en tant que bon ou désirable.

Désir et volonté (voir 19^e leçon, page 269).

6^e LEÇON

SENSIBILITÉ MORALE. — INCLINATIONS PERSONNELLES, INCLINATIONS SOCIALES, INCLINATIONS SUPÉRIEURES

On a déjà vu, dans la leçon précédente, la définition des inclinations, leur différence d'avec les appétits, leur rôle dans la vie intellectuelle et morale, et leur division. Il faut se rappeler qu'elles sont les ressorts ou mobiles naturels de l'activité intellectuelle et morale, ou plutôt cette activité même tendant vers des fins conformes à la nature de l'âme. Si la raison les règle et les dirige vers ces fins, elles sont la source des vertus ; dans le cas contraire, elles deviennent des vices. L'excès, l'abus, la déviation, la perversion d'un penchant est toujours un défaut ou un vice.

On voit l'intérêt qui s'attache à une étude spéciale des inclinations : toute la morale pratique est là en germe ; elle n'a pas d'autre but, en effet, que de régler et de moraliser l'exercice des différents pouvoirs de notre être, auxquels répondent les inclinations.

Il importe que l'homme discerne ses penchants naturels, qu'il connaisse les mobiles qui lui ont été donnés pour atteindre sa fin. S'il ne les connaît pas, s'il ne les a pas dégagés par l'observation et l'analyse, il lui est difficile, sinon impossible, de les épurer, de les perfectionner, de les empêcher de dévier ou de se combattre, d'empiéter l'un sur l'autre ; il ne peut établir entre eux l'équilibre et l'harmonie ; dès lors sa vie reste sans unité et sans force, par conséquent sans grandeur.

L'âme de l'homme est un gouvernement où il ne faut pas diviser pour régner, où il faut, au contraire, déterminer nettement tous les pouvoirs, en établir la hiérarchie, les combiner, les unifier, en un mot les employer sous l'autorité de la volonté raisonnable.

Division. — Il doit y avoir autant d'inclinations ou de penchants que notre être comporte de fins ou de rapports naturels. On peut les ranger en trois groupes : *inclinations personnelles*, *inclinations sociales*, *inclinations supérieures*.

I. — INCLINATIONS PERSONNELLES

On distingue, en général, les inclinations personnelles relatives au *corps*, ce sont les *appétits*, improprement appelés inclinations (voir ce qui en a été dit p. 71 et suivantes), et les inclinations relatives à la *personne humaine* ; celles-ci se rapportent : a) à l'intelligence : *curiosité* ou *besoin de connaître* ; b) à la sensibilité : *besoin d'émotion* ; c) à la volonté : *besoin d'action*, avec ses différentes formes : *amour de la liberté*, *de la propriété*, *du pouvoir*, *sentiment de la responsabilité* ; d) à la personne humaine tout entière : *amour de soi*, inclination qui apparaît comme la plus fondamentale, comme la synthèse de toutes les autres. A l'amour de soi se rattachent l'*estime de soi*, et les sentiments qui en naissent : *confiance en soi-même*, *sentiment de l'honneur*, *sentiment de la dignité humaine*, *amour de la gloire*.